

«Il faut avancer même si cela ne mène à rien»

LITTÉRATURE Une conférence d'Antoine Volodine, auteur de «Terminus radieux», Prix Médicis 2014, ouvre ce mercredi les Rencontres internationales de Genève

PROPOS RECUEILLIS PAR ISABELLE RUF

Antoine Volodine édifie depuis plus de trente ans un univers littéraire singulier qu'il désigne par le terme de «post-exotisme», et qu'il présente comme l'œuvre d'un collectif d'écrivains en prison. Il publie leurs écrits sous les noms de quatre d'entre eux: Antoine Volodine, Manuela Draeger, Lutz Bassmann et Elli Kronauer, qui ont chacun leur langue propre. Du fond de leurs cellules surgit une parole obstinée, qui emprunte de nombreux registres: rêves, slogans politiques, épopées, incantations chamaniques, sagas, interrogatoires, opéras...

L'auteur déclare d'ailleurs «écrire en français une langue étrangère». Les personnages de ces romans post-exotiques errent dans un univers d'après la catastrophe – politique, écologique, existentielle – mais leur parcours est empreint de l'humour du désespoir et d'une force poétique inégalée, comme en témoigne *Terminus radieux* (Prix Médicis 2014). C'est au nom de ce collectif d'écrivains que Volodine répond aux questions du *Temps*.

Sous une forme poétique, le thème du désarroi, qui est celui des Rencontres internationales de Genève, n'est-il pas très présent dans vos livres? Nos personnages, en effet, se déplacent dans des mondes d'après la fin. Ils ne peuvent plus combattre, ils n'ont plus d'horizon de victoire et, d'une certaine manière, idéologiquement, socialement, culturellement, physiquement aussi, ils ont été dépouillés de tout. Ils sont nus sous le ciel noir. Ils avancent au jour le jour. Ils gèrent de façon instinctive un quotidien qui par bien des points ressemble à un cauchemar: pas tellement en raison du décor, qui est en ruine ou en cendres mais les agresse peu, qu'en raison de ce vide qui s'étend devant eux, cette absence de futur enviable. Mais au fond, comme ils ont renoncé à l'après, ils réussissent à vivre dans le présent en l'agrémentant de souvenirs et d'illusions, de rêves qu'ils projettent sur leur écran



Antoine Volodine: «Nous comprenons la vague montante de religiosité et de croyances irrationnelles qui renaissent en ce moment.» (LEA CRESPI/ PASCO)

intime, de ruminations sur ce qu'ils ont vécu et rencontré avant et qui aurait pu être plus agréable, plus positif, pour eux-mêmes en tant qu'individus et pour l'espèce humaine.

Ils se remémorent le grand ratage auquel ils ont assisté et ils fantasment un passé différent, un présent autre. Cela les amène à mettre en œuvre un système de double pensée et de double langage, qui a à voir avec les systèmes totalitaires et une schizophrénie volontaire, que j'appellerais volontiers une schizophrénie de survi-

vance. Car c'est bien là le nœud du problème: pour nos personnages et pour nous, narrateurs et auteurs, il faut poursuivre, il faut survivre, il faut continuer à marcher, même si la marche ne conduit plus à rien. Le désarroi induit par le ratage, les trahisons, les échecs absolus de l'humanisme est alors dépassé, ou plutôt contourné, le temps d'un passage, le temps d'une vie.

Le désarroi contemporain est aussi suscité par la menace écologique,

l'idée d'un effondrement possible, d'une fin de l'humanité. Ne l'avez-vous pas thématiquement aussi? En quelques décennies, les thèmes de nos livres se sont augmentés de nouvelles questions tragiques. En ce sens, le post-exotisme est tout

sauf intemporel et éloigné de la réalité contemporaine. Lorsque nos premiers romans ont été publiés, les malheurs subis par l'humanité et les défaites de l'humanisme n'avaient cessé de s'accumuler depuis le début de notre

siècle de référence, le XXe. Mais nous n'avions pas encore connu à grande échelle les catastrophes nucléaires civiles, les régressions historiques que représentent les guerres de religion, l'accélération du naufrage écologique, l'extension des zones de guerre noire. Nous n'avions pas imaginé non plus un monde où l'URSS aurait été non seulement vaincue, mais rayée de la carte.

«Les effondrements d'un type nouveau se reflètent dans les romans que nous avons écrits plus récemment»

Il est certain que ces effondrements d'un type nouveau se reflètent dans les romans que nous avons écrits plus récemment. Les décors de guerre civile et de guerre noire (la guerre infinie de tous contre tous) ont plus souvent fait place à un après: aux périodes plus calmes où les survivants accompagnent l'extinction de l'humanité. L'espérance mise dans les possibilités de reconstruction morale et physique de l'espèce a faibli de plus en plus, remplacée par des situations romanesques plus réduites, par exemple le séjour dans le Bardo d'après la mort, la confrontation du mort ou de la morte avec lui-même ou elle-même et ce qui surgit et subsiste de sa mémoire.

N'observe-t-on pas une multiplication des croyances irrationnelles pour remédier à ce désarroi? Nos personnages adhèrent volontiers à des croyances magiques. D'une part, l'éloignement de la réalité pénible, agressive, grâce à des déplacements magiques

dans les rêves, jusqu'à des univers parallèles où ils s'exilent. Cela dans nos premiers romans, surtout, je crois. D'autre part, des recours au chamanisme, un retour aux valeurs primitives et salvatrices de la danse et du souffle. Mais aussi, ils se livrent à une modification magique de leurs enseignements laïcs, politiques, non religieux, pour en faire une mythologie où les divinités sont des héros rouges, tandis que le discours de la révolution prolétarienne intervient comme une suite de mantras. La meilleure illustration en serait *Terminus radieux*. Alors, bien sûr, nous comprenons la vague montante de religiosité et de croyances irrationnelles qui renaissent en ce moment. C'est une réponse au vide que les gens sentent grossir devant eux.

Le monde est devenu très opaque. La littérature offre-t-elle des échappées? La littérature, comme toujours, commente et poétise le monde. Nous pratiquons cette voie comme on pratique un art martial tout en sachant qu'il s'agit d'une discipline étrange et très peu en prise sur le monde. Nous l'avons dit ici et là depuis le début: la littérature a eu un rôle puissant dans l'histoire moderne, mais, dans l'histoire contemporaine, elle est devenue très, très marginale. Face au désastre, elle peut certainement offrir à ses adeptes des moments de consolation, mais il serait vain de lui attribuer aujourd'hui des vertus curatives pour notre civilisation mondiale en débâcle. Il y eut un temps où les puissants lisaient et se disaient amoureux de la littérature. Aujourd'hui, comme autant de brutes analphabètes et numérisés, ils auraient honte de proclamer qu'ils passent des heures devant des ouvrages qui constituent la bibliothèque de l'honnête homme. ■

Rencontres internationales de Genève, les 25 et 26 septembre. Conférence d'Antoine Volodine, mercredi 25 à 18h30, Uni Dufour, auditorio Jean Piaget. Entrée libre.

A Genève, l'art contemporain joue à cache-cache

PARCOURS ARTISTIQUE La deuxième édition de heart@geneva a installé, au début de l'été, à Genève, des œuvres qui se fondent dans leur environnement

VIRGINIE NUSSBAUM
@Virginie_Nb

Début d'après-midi, Palais de justice. Dépliant en main, on se plante devant l'intimidante volée de marches, place du Bourg-de-Four. Est-on au bon endroit, au moins? Réponse dans le hall: oui, il faut juste passer la sécurité. Gourde dans le casier, sac dans un bac et ça y est, on se mêle discrètement aux juges et aux greffiers. Et on l'aperçoit enfin, dans une petite cour intérieure: un banc en calcaire avec l'inscription «I am powerful like a second of fear». En s'y asseyant, on se sentirait presque la confiance et la verve d'un procureur.

Larmes suspendues

Signée de l'artiste new-yorkaise Jenny Holzer, l'œuvre est l'une des 17 que compte heart@geneva, parcours artistique qui sème des créations contemporaines dans divers recoins de Genève – certaines créées pour l'occasion. Sa seconde édition,

inaugurée au début de l'été, a justement été prolongée jusqu'à fin septembre.

Car la balade est au cœur de la démarche. «L'idée est avant tout de sortir les œuvres d'art contemporain des galeries, explique Marietta Bieri, fondatrice de heart@geneva et de l'association du même nom. Les gens accèdent gratuitement à l'œuvre et découvrent en même temps un lieu qu'ils ne connaissent peut-être pas et où ils auront envie de retourner.»

Outre le Palais de justice, le parcours vous emmène par exemple jusqu'à la Maison Tavel, où deux œuvres ont élu domicile. On rencontre la première dans la cour, à côté des hauts escaliers. Suspendus à un fil, trois cylindres, d'un métal miroitant, évoquent de grosses gouttes symétriques. Pas un hasard, puisque *Les Larmes d'acier*, de l'artiste Séverin Guelpa, sont un clin d'œil à la citerne qui se trouve au sous-sol du musée.

La deuxième œuvre nous attend à l'étage, comble boisé où s'étale un plan-relief de Genève au XIXe siècle. Au mur, *Swiss URBAN TRACKS - Geneva*, de Sandrine Damour, dessine sur un grand panneau de bois brûlé les veines de la ville en dorures

métalliques – on pense à ces photographies spatiales cartographiant la pollution lumineuse. Un pendant évident à la maquette historique, qui vient questionner le développement urbain, la trace de l'homme grignotant peu à peu son territoire.

Dans le sable

Faire dialoguer le lieu avec l'œuvre qui y a élu domicile: heart@geneva en a fait sa patte. Parfois, la création s'y intègre si bien qu'il faut un moment pour la repérer. Il y a *L'Artilleur* de Gérard Collin-Thiébaud, figure tout en transparence qui paraît charger de la poudre sur la place des Canons. Ou encore, devant l'entrée du Ciné 17, les collages vibrants d'Olivia Malena Vidal mêlant peinture et affiches de films. «Une jeune artiste, à la base interprète puis devenue photographe, qui fait aussi des installations, des vidéos... et sera bientôt exposée à Genève», se réjouit Marietta Bieri.

Il faut dire que le soutien aux artistes et en particulier aux jeunes lui tient à cœur. Etudiante à la HEAD, Anaïs Balmon s'est prise au jeu de l'art caméléon dans la belle cour du Collège Calvin. Et ses œuvres sont sans doute les plus difficiles à localiser... puisque enfouies dans le

sable de la place. En ouvrant l'œil, on repère sept petites plaques de céramique, criblées de flèches et de pointillés énigmatiques. «Lorsque cette cour a été refaite et que les arbres ont été plantés, des fouilles ont été réalisées dans la cour, détaille Marietta Bieri. C'est un peu comme si l'artiste enterrait aussi quelque chose. Et elle a souhaité que les passants réfléchissent, y voient des jeux de leur enfance. Des traces du passé.» La fondatrice ne s'en cache pas, heart@geneva est une entreprise de longue haleine et réalisée sans aucune aide publique. Mais en passionnée des arts, Marietta Bieri ne se lasse pas de partager son enthousiasme avec d'autres initiés ou des promeneurs curieux. Une visite guidée à ses côtés est d'ailleurs prévue le 27 septembre. Elle ne manquera pas de vous emmener jusqu'à la cathédrale, où le Lausannois Cyril Porchet a installé son travail: un assemblage photographique d'un bleu piscine lumineuse, où l'on devine, en s'approchant, les ornements d'un plafond d'église. Sans doute le clou, éblouissant, du parcours. ■

Parcours heart@geneva. Jusqu'au 30 septembre. Visite guidée le 27 septembre.

PUBLICITÉ

AU CINÉMA

GRAND PRIX FESTIVAL DE CANNES

MATI DIOP SÉNÉGAL

ATLANTIQUE

«Une histoire d'amour et de sortilèges.»

L'HUMANITÉ

trigon-film